

HISTOIRE DE LA TRADUCTION
REPÈRES HISTORIQUES ET CULTURELS
MICHEL BALLARD, BRUXELLES, L'ÉDITION DE BOECK
SUPÉRIEUR, ISBN978-2-8041-7074-5, 2013, 234 p.

Ana-Claudia IVANOV¹

Dans son plus récent ouvrage, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, Michel Ballard reprend l'incursion, commencée il y a 11 ans, lors de la parution de son *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, dans l'histoire et la géographie de la traduction et des modes de traduire. Dans cet intervalle, l'auteur passionné par l'histoire de la traduction s'est remarqué au travers d'une intense et féconde activité de théoricien de la traduction, concrétisée dans des ouvrages personnels, tel *Le nom propre en traduction*, *Versus : la version réfléchie* (vol. I) : *repérages et paramètres* et *Versus : la version réfléchie* (vol. II) : *des signes au texte*, des ouvrages en collaboration, des directions d'ouvrages, des actes de colloques, des articles et des comptes rendus.

Le présent ouvrage, qui se veut à la fois un outil de travail pour les pédagogues et un texte support pour les apprenants, est sorti dans la collection *Traducto*, destinée aux étudiants en traduction des 1^{er} et 2^e cycles, ainsi qu'aux enseignants et aux professionnels. Son caractère didactique et le format pratique se reflètent dans l'écriture transparente et dans une structure interne qui incite à tout pas le lecteur à la réflexion, à l'appui des bilans, des bibliographies et des séries de questions qu'on retrouve à la fin de chaque chapitre.

Organisé en cinq grands chapitres portant chacun sur *L'Antiquité*, *Le Moyen Âge*, *La Renaissance*, *De l'Âge Classique aux Lumières* et *Des lumières à l'aube du XX^e siècle*, l'ouvrage se propose de construire une image panoramique de l'histoire de la traduction dans l'espace européen et dans d'autres espaces culturels, de l'Antiquité jusqu'au début du XX^e. Dans un souci d'ordre pédagogique, Ballard divise les chapitres en sous-chapitres qui fixent des repères temporels, spacieux et culturels clairs, les accompagnant également d'un résumé et d'un questionnaire afin de vérifier les connaissances acquises avant de passer au chapitre suivant.

Au premier chapitre, l'inventaire des traductions effectuées dans l'Antiquité surprend les moments et les événements qui ont le plus d'influence sur le parcours de l'acte traduisant. Ainsi, l'apparition précoce des hiéroglyphes et l'intensification des échanges commerciaux, culturels et

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, ana_claudia90210@yahoo.com.

administratifs vont apporter leur contribution au développement d'une activité qui, au long des siècles, va gagner de plus en plus d'importance. L'historien de la traduction a su très bien mettre en évidence les oppositions existantes d'une part, entre les religieux qui manifestaient de la méfiance envers la traduction et, d'autre part, ceux qui en reconnaissaient la nécessité croissante dans d'autres domaines d'activité. Progressivement la traduction devient matière de réflexion et, par voie de conséquence, les traducteurs s'engagent dans des actions de théorisation. Michel Ballard a le soin de mentionner les noms qui ont marqué les ouvrages traductologiques. Cicéron est le premier traducteur à commenter sa traduction des discours d'Eschine et de Démosthène, dans le traité *Du meilleur genre d'orateurs*, en justifiant son option de rester fidèle au sens du texte source et non à sa lettre. Saint Jérôme, dans sa lettre à Pammaque intitulé *De optimo genere interpretandi* (« La meilleure méthode de traduction »), un vrai traité de traductologie, présente déjà deux manières de traduire : la traduction libre des textes profanes et la traduction littérale des saintes Écritures.

Tout en suivant le fil chronologique, l'auteur précise les faits qui ont exercé, pendant tout Moyen Âge, leur influence sur l'évolution de la pensée traductive. La traduction devient, petit à petit, une activité bénéficiant du soutien du roi et les intellectuels comme Boèce et Cassidore s'efforcent de conserver la culture antique. Le projet du premier, décrit dans la préface à son commentaire de la doctrine aristotélicienne du jugement, vise la traduction des textes encyclopédiques et philosophiques en embrassant une stratégie d'« éclaircissement du texte » (p. 34). Le dernier encourage la lecture et la traduction des auteurs païens, peu connus en Occident, favorisant une activité traduisante allant vers le lecteur. Si dans l'Antiquité on traduisait avec prédilection vers le latin, le développement des nouveaux idiomes génère des traductions en langues vulgaires, visant le grand public. Les premières grandes entreprises de traduction de ce type, motivées par le désir d'instruire la population parlant en langue vernaculaire, ont été commandées par le roi Alfred le Grand et le religieux Aelfric.

Avec la Renaissance, période de renouvellement, de redécouverte de l'Antiquité et surtout de la culture et de la civilisation grecques, Ballard fait ressortir les idées, les professions de foi et les conceptions divergentes qui influencent la manière de traduire. À cette époque on effectue une réévaluation de l'échelle hiérarchique des langues, les langues anciennes demeurant encore puissantes. Un changement important de perspective s'annonce avec la création de nouvelles notions dans le domaine de la traduction. Leonardo Bruni introduit dans la culture occidentale les termes « *transductio* » et « *transducere* » à la place de « *vertere, convertere, interpretari, latine reddere* ». En France, Robert Estienne remplace l'ancien terme « *translater* » avec le verbe « *traduire* » et Étienne Dolet y ajoute

« traducteur » et « traduction » (p. 78) en 1540. Cet essor de l'activité traductive, déclenché par les quelques traités plus élaborés parus dans le domaine, sera vite arrêté par le manque de créativité littéraire.

Le chapitre *De l'Âge Classique aux Lumières* s'ouvre avec la France classique et la « belle infidèle », une adaptation aux goûts du public et aux normes d'écriture, dénomination établie à partir de la théorisation de la traduction dans des préfaces et d'autres paratextes. La littérature française s'impose dans l'espace européen en tant que littérature à traduire. Elle est introduite en Italie au XVIII^e et sera vite concurrencée par la littérature anglaise. En Espagne, au contraire, l'influence française parvient à se maintenir tout au long du XVIII^e. En ce qui concerne l'Angleterre, les poètes exilés en France pratiquent la traduction des classiques français de façon « créative » (p. 153), en allant vers l'adaptation. À la fin du siècle, le théoricien de la traduction Tytler, envers qui l'auteur a une grande admiration, s'intéresse aux œuvres contemporaines, de sorte que l'intérêt des traducteurs sera dorénavant éveillé aussi par les créations littéraires françaises contemporaines. Le siècle des Lumières continue, pourtant, à (re)traduire les classiques, s'intéressant en égale mesure aux différentes productions littéraires européennes. La France se laisse séduire par la littérature anglaise, Shakespeare et les différents types de romans attirant l'attention des traducteurs.

Le voyage culturel dans l'histoire de la traduction prend, dans ce chapitre, un nouveau chemin, vers des espaces non exploités dans *De Cicéron à Benjamin*, tel la Pologne, la Russie et les Principautés Roumaines. L'activité traductive, synonyme dans l'espace roumain d'un travail d'élaboration d'une langue littéraire roumaine, sera jusqu'au XVII^e orientée plutôt vers des textes religieux. Le XVIII^e abonde en traductions d'auteurs anciens (Virgile, Homère) et contemporains (La Fontaine, Milton, Shakespeare). L'influence française en Moldavie et celle allemande en Transylvanie seront successivement concurrencées par les influences anglaise et italienne.

Le dernier chapitre, *Des lumières à l'aube du XX^e siècle*, présentant d'ailleurs le plus d'importance par rapport aux autres chapitres, continue à s'intéresser aux pays de langue slaves, mais aussi aux pays nordiques et à la traduction de leurs littératures dans les pays occidentaux. Mais c'est grâce aux penseurs et aux créateurs allemands qu'apparaissent et se développent les nouvelles conceptions de la traduction. Walter Benjamin reprend, dans son article « La tâche du traducteur », les idées élaborées en Allemagne, parvenant à créer un texte prestigieux dont l'influence réside, de nos jours encore, en affirmant que « la vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original » et que « c'est par un travail sur la langue réceptrice que le traducteur pourra espérer conserver la forme originale de l'œuvre » (p. 162).

L'attrait pour les littératures antique et française perdure au XVIII^e et au XIX^e mais, parallèlement, les traducteurs commencent à être de plus en plus intéressés par la littérature allemande, même s'ils y ont accès via des versions intermédiaires françaises, par la littérature anglaise, italienne, espagnole et puis par les littératures slaves (polonaise et russe), nordiques et arabes. Les Français introduisent, à l'aube du XX^e, par l'intermédiaire de leurs traductions de Washington Irving, Fenimore Cooper, Nathaniel Hawthorne etc., la littérature américaine dans l'espace européen.

Résultat d'un travail assidu de recherche et de documentation, l'ouvrage en question fait un passage en revue de l'évolution de la traduction et de la traductologie et représente une initiation à l'art et à la culture du traduire. La valeur de l'ouvrage de Michel Ballard est donnée par la mise en évidence des tendances de la traduction, exposant les enjeux linguistiques et culturels dont elle fait l'objet. Présentant à la fois au lecteur des repères historiques, les contextes culturels et les grands théoriciens et praticiens de la traduction, le volume s'avère un instrument didactique utile pour les étudiants en traductologie, leurs enseignants, voire les professionnels.